Sabine Pétillon-Boucheron. Les détours de la
langue. *Etude sur la parenthèse et le tiret double*

Stéphane Bikialo

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2168>

DOI : 10.4000/praxematique.2168

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

Pagination : 185-189

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Stéphane Bikialo, « Sabine Pétillon-Boucheron. Les détours de la langue. *Etude sur la parenthèse et le tiret double* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 42 | 2004, document 9, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2168> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.2168>

Sabine PÉTILLON-BOUCHERON

LES DÉTOURS DE LA LANGUE. ÉTUDE SUR LA PARENTHÈSE ET LE TIRET DOUBLE

Louvain : Peeters, « Bibliothèque de l'Information Grammaticale », 2003, 363 p.

Considérer la parenthèse et le tiret double comme (mettant en œuvre) des « détours de la langue » souligne dès le titre le parti pris théorique important (inspiré des travaux de J. Authier-Revuz) de cet ouvrage : les signes de ponctuation sont inscrits dans la langue, et les signes doubles sont des « lieux aigus du passage de la langue au discours » (p. 114). Refusant les « catalogues d'usage » habituels, S. Pétillon-Boucheron met au jour un signifié de base de « l'opération de décrochement (typo)graphique », en prenant appui sur un corpus de 1500 occurrences, à partir duquel peut être analysé l'ensemble non fini des usages en discours. Le signifié en langue de cette « opération énonciative d'ajout » (p. 10) est « j'ajoute par ailleurs », formule où le circonstant souligne la création d'un espace autre, d'un *ailleurs* qui creuse dans la linéarité pour créer du monolinéaire pluriel, une « ramification du dire » (p. 3), la « greffe d'un dire en plus » (p. 333), problématique développée dans le volume collectif *Figures d'ajout. Phrase, texte, écriture* (dir. J. Authier-Revuz, M.-C. Lala, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2002 avec des contributions de S. P.-B. et de S. Delesalle sur les parenthèses et le tiret double). Avec un ton très personnel où se devine et se transmet un « plaisir du texte », de l'écriture, au sens de R. Barthes, S. P.-B. s'attache donc à cet « espace du décroché », ce lieu en marge où s'exprime le rapport d'un sujet avec la « chair des mots » (p. 339).

À partir de cette définition à la fois élégante et précise, l'ouvrage s'organise en trois parties : la première représente un trajet critique dans les théories et l'histoire de la ponctuation, et des parenthèses et tirets en particulier, avant de formuler une définition de l'opération de décrochement. La deuxième s'attache au fonctionnement syntaxique des signes doubles, précisant la nature des éléments décrochés, leurs positions, les « points de suture » de cette turbulence syntaxique. La troisième analyse quelques enjeux sémantiques et énonciatifs, autour de la distinction entre décrochement métalinguistique et non métalinguistique, et du rapport aux « non-coïncidences du dire ». On a là un parcours linguistique dans toute l'ampleur possible du champ : théorique, historique, « sémiotique » et « sémantique » (Benveniste), faisant intervenir tous les niveaux de l'analyse linguistique. C'est pourquoi cet ouvrage apparaît désormais incontournable pour qui s'intéresse non seulement aux parenthèses et à la ponctuation, mais à la langue en général.

La première partie se concentre sur l'importance d'une analyse écrite des signes de ponctuation. S. P.-B. se situe du côté des « autonomistes » (Vélédina, Arrivé, Anis) qui refusent la conception longtemps dominante de la ponctuation comme transcription de l'oral. S'appuyant sur la définition du signe de ponctuation de C. Tournier — signe graphique, non alphabétique, sans correspondant phonémique, discret, plérémique, et non décomposable (p. 50-54) —, S. P.-B. souligne ainsi son appartenance à la première articulation. Elle revient ensuite sur l'histoire de la parenthèse, afin de souligner les traits qui lui sont associés : autonomie syntaxique, accessoirité sémantique et suppressibilité (p. 89-90). Le champ étant encore quasiment vierge en linguistique, elle situe son approche par rapport aux notions ou approches convergentes : la construction par insertion incidente (Dessaintes), les parenthétiques en grammaire générative, les mécanismes d'interruption (notamment dans le cadre des travaux sur le français parlé), le rapport aux problématiques de l'inachèvement, des variantes et auto-corrections en génétique textuelle. En créant un lieu autre, les signes doubles autorisent en effet des empilements paradigmatiques de variantes, représentant dans la phrase ce que le manuscrit donne à voir dans la page. Ce rapport avec les manuscrits lui permet de renforcer l'idée d'une « articulation verticale du message » (I. Fonagy) permise par les parenthèses et les tirets, dans une superposition de deux niveaux énonciatifs. Considérant le tiret comme une « variante » de la parenthèse qui ne s'en distingue qu'au niveau des usages discursifs et non de la valeur en langue, S. P.-B. conteste ainsi l'idée d'une opposition au niveau du degré d'intégration (selon J. Anis, les énoncés entre tirets seraient plus fortement intégrés, plus homogènes à l'énonciation principale), ou de l'effet (« sourdine » par la parenthèse, mise en valeur par le tiret). Sur ce point, de même que S. P.-B. évoque la griffe de la parenthèse plus profonde que la virgule, il semble y avoir un enjeu graphique et rythmique propre de ces deux signes, qui devrait donner lieu à des réflexions ultérieures. Parenthèses et tirets s'opposent en effet dès leur signifiant graphique (vertical et horizontal) ce qui induit un rythme (au sens d'organisation du mouvement de la parole par un sujet, selon Meschonnic) et un rapport à cet « ailleurs » différents, dans un continuum qui irait de la virgule double à la note de bas de page via le tiret double et la parenthèse.

La deuxième partie s'ouvre sur un passage en revue de la nature des termes décrochés et de leurs positions possibles ou privilégiées. L'opération de décrochement touche l'ensemble des niveaux de l'analyse linguistique (même si 96 % des X-décrochés sont des éléments verbaux) et ne s'interdit aucune position syntaxique, même si certaines sont privilégiées (90 % se situent à la frontière des groupes), et d'autres réfractaires. L'un des grands apports de ce travail est sans doute la distinction opérée entre

« l'extraction » (dynamique énonciative permettant d'extraire des segments accessoires mais parfaitement homogènes sur le plan morpho-syntaxique avec la phrase insérante) et « l'insertion » (d'un X-décroché difficilement rattachable à la phrase d'insertion sur le plan syntaxique) (p. 181-182). S. P.-B. développe ensuite la différence dans la « suture » entre « couture » et « soudure » (p. 334). Ouvrir une parenthèse, c'est créer une turbulence syntaxique qui nécessite un rétablissement, une « cicatrisation », ce qu'elle nomme joliment des « points de suture » en distinguant la suture par « couture » et par « soudure », métaphores que l'on retrouve dans l'ouvrage de J. Dürrenmatt consacré à la ponctuation romantique, *Bien coupé mal cousu* (PU Vincennes, 1998). Parmi les procédés de *couture*, on retiendra la « reprise », forme d'antanaclase qui tente de cicatriser la déchirure du fil linéaire par la reprise du terme qui précédait la parenthèse : « A1 + (X) + A1 A2 ». Relève également de la *couture*, la structure avec conjonction de coordination qui suit l'espace du décroché, s'opposant à la *soudure* établie par un coordonnant intégré à cet espace. Approfondissant l'idée d'une « ramification du dire », d'une « complexification du linéaire », S. P.-B. évoque enfin les différents jeux sur le fil linéaire que permettent les signes doubles. Elle distingue ainsi deux mécanismes : « l'alignement » (lorsque les X-décrochés se suivent sur un même fil sans se superposer ni se jouxter) et « l'enchâssement », lorsque les X-décrochés s'emboîtent les uns dans les autres, comme chez R. Roussel et sa « forêt concentrique de parenthèses » (Foucault). S. P.-B. isole à juste titre de ces structures le « couplage en décroché » (élément dédoublé, nomination complexe, tiraillée entre deux nominations) qui annule le critère de suppressibilité, et favorise la possibilité de positions réfractaires (comme entre le déterminant et le nom : « le (ou les) changements... »). Ces couplages renvoient à des problématiques riches et actuelles de la linguistique (prédication seconde, apposition, détachement, glose, ajout...) et il serait intéressant d'approfondir le lien entre le « décrochement » et le « détachement », notion à la fois syntaxique et énonciative comme l'ont montré B. Combettes et F. Neveu.

En tant que lieu d'ajustement et de prolifération du sens, de retour sur du déjà écrit, l'espace du décroché place au centre le sujet écrivant et la construction du sens en discours. La troisième partie se concentre sur cet enjeu autour de la distinction entre le versant métalinguistique (3,6% du corpus) et non-métalinguistique du décrochement. Au sein des configurations non métalinguistiques, S. P.-B. met l'accent sur « l'extraction », dont la spécificité énonciative est de signaler l'accessoirité syntaxique du X-décroché (donc la possibilité de son absence) tout en mettant en valeur sa présence (et son contenu sémantique), proposant une double lecture avec ou sans l'élément entre parenthèses. L'extraction fait ainsi ressortir « une

double hiérarchisation » : celle de la syntaxe (les éléments accessoires sont des satellites) et celle de l'énonciation (qui fait saillir les accessoires syntaxiques). Par la belle mise au jour de cette « dynamique paradoxale de soulignement », apparaît toute la finesse et la rigueur opératoire dans la distinction (et la gestion simultanée) des différents plans. L'extraction met en scène la rencontre problématique entre un sujet écrivant et un mot qui n'intervient pas avec la même évidence que les autres, un « petit mot auquel je tiens » (p. 247). « L'insertion », elle, est étudiée dans le cadre spécifique et fréquent du discours rapporté qui crée une sorte de frontière (souvent ambiguë) entre l'usage et la mention, ainsi que dans les cas de cumul de deux modalités lorsque le X-décroché possède une modalité différente de celle de la phrase insérante. Revenant sur le dénivelé énonciatif que creuse le décrochement, instaurant un « en plus » souvent considéré comme un « en trop », S. P.-B. montre enfin que les X-décrochés sont les lieux d'un rapport privilégié aux mots, où prennent place les « gloses méta-énonciatives » mises au jour par J. Authier-Revuz. Les parenthèses et les tirets représentent en effet des points de non-coïncidence, d'hétérogénéité montrée, formes de négociation avec l'hétérogénéité constitutive. Le décrochement peut ainsi s'inscrire dans les champs dialogiques de la non-coïncidence interlocutive ou interdiscursive, se présentant comme le lieu de rencontre de deux discours hétérogènes. Dans ces cas, l'espace du décroché peut consister soit en une restauration du UN, un refus de l'hétérogénéité, soit en une exploitation du NON-UN par le marquage d'un clivage entre les mots des uns et des autres. Les analyses se concentrent ensuite sur les non-coïncidences entre les mots et les choses et des mots à eux-mêmes (davantage représentées dans les modalisations autonymiques décrochées). Ayant rappelé que toute nomination s'inscrit dans l'écart entre la langue et le réel, S. P.-B. rend compte des réponses de l'énonciateur à cet écart, qui vont de la négation du NON-UN (accueil du mot juste) à la dénonciation de l'impuissance des mots à dire le monde, en passant par des commentaires hésitant entre deux manières de dire. Par ailleurs, l'espace du décrochement apparaît comme lieu privilégié de l'émergence du jeu des mots, faisant jouer la langue comme système : à la fois lieu de tension (de négociation et d'ajustement du sens, où le X-décroché correspond souvent à une définition subjective, mettant en scène la maîtrise, illusoire, du sens des mots par l'énonciateur) et lieu où l'on se relâche, où sont accueillis les mots sous les mots comme chez F. Dard, auquel S. P.-B. emprunte de savoureux extraits : « son regard sombre me rappelle celui d'un crotale (de chavignole) ».

Zone de forte modalisation, où le sujet se met en scène en tant que sujet écrivant et exhibe ce qu'il aurait pu supprimer, l'opération de décrochement est un poste d'observation privilégié du sujet aux prises avec la

langue, le réel, le discours autre. En témoignent les belles analyses d'écritures du décrochement esquissées par S. P.-B., comme celle du tiret double dans *L'Écriture ou la vie* de J. Semprun, « instrument chirurgical de ce travail sur la mémoire » qui doit être « travaillée, inlassablement, méthodiquement, pour accoucher du mot juste, du témoignage infalsifiable » (p. 7). La démarche linguistique ouvre ainsi sur une poétique de la ponctuation.

Stéphane BIKIALO
Paris III